

Corpus 1 – La vérité

1 Aristote, la vérité comme correspondant à ce qui est ou bien n'est pas

Nous en avons assez dit pour établir que la plus ferme de toutes les croyances, c'est que les propositions opposées ne peuvent être vraies en même temps, et aussi pour montrer les conséquences et les raisons de l'opinion contraire. Maintenant, puisqu'il est impossible que les propositions contradictoires soient vraies, en même temps, du même sujet, il est évident qu'il n'est pas possible non plus que les contraires coexistent dans le même sujet. En effet, des deux contraires, l'un est privation non moins que contraire, à savoir privation de l'essence. Or la privation est la négation de quelque chose dans un genre déterminé. Si donc il est impossible que l'affirmation et la négation soient vraies en même temps, il est impossible aussi que les contraires coexistent dans un sujet, à moins qu'ils ne soient affirmés, l'un est l'autre, d'une certaine manière, ou encore, que l'un ne soit affirmé que d'une certaine manière, l'autre étant affirmé absolument.

Mais il n'est pas possible, non plus, qu'il y ait un intermédiaire entre des énoncés contradictoires, mais il faut nécessairement ou affirmer, ou nier un prédicat quelconque d'un sujet. Cela est évident, d'abord, si on définit la nature du vrai et du faux. Dire de [ce qui est] qu'il n'est pas, ou de ce qui n'est pas qu'il est, c'est le faux ; dire de ce qui est qu'il est, et de ce qui n'est pas qu'il n'est pas, c'est le vrai ; de sorte que celui qui dit d'un être qu'il est ou qu'il n'est pas, dira ce qui est vrai ou ce qui est faux. Mais dire qu'il y a un intermédiaire entre des contradictoires, ce n'est dire ni de ce qui est ni de ce qui n'est pas qu'il est ou qu'il n'est pas. Ensuite, ou bien l'intermédiaire entre les contradictoires existera réellement, comme le gris entre le noir et le blanc, ou bien il sera comme ce qui n'étant ni homme ni cheval est intermédiaire entre l'homme et le cheval. [...] En outre, tout ce qui est objet de pensée discursive et d'intuition, la pensée ou bien l'affirme, ou bien le nie (conséquence évidente de la définition du jugement vrai ou faux), toutes les fois qu'elle dit le vrai ou le faux. Quand la pensée lie le sujet et le prédicat de telle façon, soit par affirmation, soit par négation, elle dit ce qui est vrai, et quand elle lie le sujet et le prédicat de telle autre façon, elle dit ce qui est faux.

ARISTOTE, *Métaphysique*, 1011b 16 – 1012a 4, trad. Tricot, Vrin.

2 Frege, La logique et les lois de l'être-vrai

Nous pouvons dire de la logique, comme de l'éthique, qu'elle est une science normative. Comment dois-je penser pour atteindre le but, la vérité ? Nous attendons de la logique qu'elle nous donne la réponse à cette question, mais nous n'exigeons pas d'elle qu'elle entre dans le détail de chaque domaine de connaissance ni des objets qui leur correspondent. Au contraire, nous n'assignons comme tâche à la logique que le plus général, ce qui vaut pour les domaines de notre activité de pensée. Les règles de notre activité de penser et de tenir-pour-vrai doivent être considérées comme les lois de l'être-vrai. Celles-là sont données avec celles-ci. Nous pouvons dire aussi, par conséquent, que la logique est la science des lois les plus générales de l'être-vrai.

(Extrait de « Logique », 1897, trad. in *Écrits posthumes*, Chambon, 1994.)

Découvrir des vérités est la tâche de toutes les sciences, mais c'est à la logique qu'il appartient de connaître les lois de l'être-vrai. On emploie le mot « loi » dans un double sens. S'il s'agit de lois morales ou politiques, on pense à des prescriptions qui doivent être suivies, mais auxquelles les événements ne s'accordent pas toujours. Quant aux lois de la nature, elles constituent l'élément général des événements naturels, auxquels ceux-ci ne manquent jamais de se conformer. C'est plutôt en ce sens que je parle de lois de l'être-vrai. Encore ne s'agit-il pas dans ce cas d'un événement mais d'un être. De ces lois réglant l'être-vrai naissent des prescriptions pour l'opinion, la pensée, le jugement, le raisonnement. En ce sens, on peut parler de lois de la pensée. Mais non sans courir le danger de confondre ce qui est différent. On comprend peut-être l'expression « lois de la pensée » comme « lois de la nature », entendant par là l'aspect général du procès psychique de la pensée. Une loi de la pensée prise en ce sens serait une loi psychologique. [...] Pour exclure toute méprise et ne pas laisser s'estomper les frontières entre psychologie et logique, j'assigne pour tâche à la logique de trouver les lois de l'être-vrai, et non celles de l'acte d'opiner ou de penser.

(Extrait de « Recherches logiques I. La pensée », trad. in *Écrits logiques et philosophiques*, Seuil, 1970.)

3 Tarski, définir la vérité

Notre discussion sera centrée sur la notion de vérité. Le problème principal est de donner une définition satisfaisante de cette notion, c'est-à-dire une définition qui soit matériellement adéquate et formellement correcte. Mais une telle formulation du problème ne peut être considérée, en raison de sa généralité, comme non équivoque et demande quelques commentaires supplémentaires.

Afin d'éviter toute ambiguïté, nous devons d'abord préciser les conditions sous lesquelles la définition de la vérité sera considérée comme adéquate du point de vue matériel. La définition souhaitée ne vise pas la détermination du sens d'un mot familier pour signifier une notion nouvelle; elle voudrait, au contraire, saisir le sens effectif d'une vieille notion. Nous devons donc caractériser cette notion de manière suffisante pour permettre à chacun de constater si la définition remplit effectivement cette tâche.

Deuxièmement, il nous faut déterminer à quoi tient la correction formelle de la définition. Ainsi devons-nous préciser les mots ou les concepts que nous nous proposons d'utiliser pour définir la notion de vérité et énumérer les règles formelles auxquelles la définition devra être conforme. En termes plus généraux, nous devons décrire la structure formelle du langage dans lequel la définition sera énoncée. [...]

Nous commençons par quelques remarques concernant l'extension du concept de vérité auquel nous pensons ici.

Le prédicat « vrai » est utilisé soit par rapport à des phénomènes psychologiques tels que des jugements ou croyances, soit par rapport à quelques objets physiques, à savoir des expressions linguistiques et plus précisément des énoncés, soit par rapport à certaines entités idéales dites « propositions ». Nous entendons ici par « énoncé » ce que la grammaire appelle habituellement « énoncé à l'indicatif ». Quant au terme « proposition », son sens est le sujet notoire de longues discussions de la part de divers philosophes et logiciens, et il semble qu'on ne l'ait jamais rendu clair et non ambigu. Il paraît donc préférable, pour plusieurs raisons, d'appliquer le terme « vrai » aux énoncés et nous procéderons ainsi.

En conséquence, nous devons rapporter toujours la notion de vérité, tout comme celle d'énoncé, à un langage déterminé; car il est évident que la même expression, énoncé vrai dans

un langage, peut être un énoncé faux dans un autre.

Naturellement, le fait que nous soyons intéressés ici en premier lieu par la notion de vérité des énoncés n'exclut pas la possibilité d'une extension ultérieure de cette notion à d'autres catégories d'objets.

Des difficultés bien plus grandes sont liées au problème de la signification (ou compréhension) du concept de la vérité.

Le mot « vrai », comme les autres mots de notre langage quotidien, n'est sûrement pas dépourvu d'ambiguïté. Et il ne me semble pas que les philosophes qui ont discuté ce concept aient aidé à diminuer son ambiguïté. Dans les ouvrages et dans les discussions des philosophes nous rencontrons plusieurs conceptions de la vérité et de la fausseté, et nous devons indiquer quelle conception sera à la base de notre discussion.

Nous voudrions que notre définition rendît justice aux intuitions qui sont celles de la *conception classique aristotélicienne de la vérité*[...]. Si nous désirions nous conformer à la terminologie philosophique moderne, nous pourrions peut-être exprimer cette conception au moyen de la formule bien connue :

La vérité d'un énoncé consiste en son accord (ou sa correspondance) avec la réalité.

(On a suggéré pour la théorie basée sur cette dernière le nom de « théorie de la correspondance ».)

TARSKI, « La conception sémantique de la vérité et les fondements de la sémantique », 1944, trad. G. Granger.

4 Quine, les paradoxes de la vérité

Le paradoxe de Grelling vient avec la question : l'adjectif « hétérologique » est-il un adjectif autologique [vrai de lui-même] ou hétérologique [non vrai de lui-même] ? [...]

Les antinomies Les paradoxes de cette classe¹ sont appelés antinomies et ce sont eux qui portent la crise de la pensée. Une antinomie produit une contradiction par des façons de raisonner acceptées. Elle établit qu'un modèle tacite de raisonnement qui a notre confiance doit être explicité, puis évité ou révisé.

Prenons le paradoxe de Grelling, dans la forme sous laquelle il montre que la locution adjectivale « non vrai de soi » est à la fois vraie et fautive d'elle-même. De quels principes tacites de raisonnement l'argument dépend-il ? Notamment de celui-ci : l'adjectif « rouge » est vrai d'une chose si et seulement si cette chose est rouge ; l'adjectif « gros » est vrai d'une chose si et seulement si cette chose est grosse ; l'adjectif « non vrai de soi » est vrai d'une chose si et seulement si cette chose est non vraie d'elle-même, et ainsi de suite. Cette dernière instance du principe est celle qui donne directement lieu au paradoxe.

On ne peut pas nier que nous fassions constamment usage de ce principe, tacitement, lorsque nous disons d'adjectifs qu'ils sont vrais de choses : l'adjectif « rouge » est vrai d'une chose si et seulement si cette chose est rouge, et de même pour tous les adjectifs. Ce principe ne fait que refléter ce que nous voulons dire lorsque nous disons que les adjectifs sont vrais de choses. C'est un principe dont il est difficile de se défier, et pourtant, c'est évidemment le principe responsable de notre antinomie. L'antinomie est une application immédiate de ce

1. Quine distingue auparavant deux autres classes de paradoxes : les paradoxes véridiques et les paradoxes falsidiques. Les paradoxes véridiques sont ceux qui établissent quelque chose de vrai à travers l'absurdité qu'ils présentent, grâce au procédé de la *réduction à l'absurde*, tandis que les paradoxes falsidiques sont ceux qui reposent sur des arguments fallacieux. Il s'apprête à distinguer une nouvelle classe de paradoxes : les antinomies.

principe. Prenons pour adjectif dans ce principe la locution adjectivale « non vrai de soi » à la place de l'adjectif « rouge », et prenons pour la « chose » dans le principe, dont l'adjectif doit être vrai, à nouveau l'adjectif lui-même ; le principe dit immédiatement que « non vrai de soi » est vrai de lui-même si et seulement si il n'est pas vrai de lui-même. Le principe doit donc être abandonné ou du moins restreint d'une manière ou d'une autre.

Pourtant le principe reflète si fidèlement ce que nous voulons dire lorsque nous disons d'adjectifs qu'ils sont vrais de choses que nous ne pouvons pas l'abandonner sans abjurer l'expression « vrai de » elle-même comme un non-sens pernicieux. Nous pourrions continuer à utiliser les adjectifs eux-mêmes qui avaient été dits être vrais des choses ; nous pourrions continuer à les attribuer aux choses comme d'habitude ; ce que nous ferions disparaître avec « vrai de » est seulement une locution particulière pour parler des attributions des adjectifs aux choses.

Cette locution particulière, pourtant, a son utilité, et elle nous manquerait. En fait, il n'est pas nécessaire que nous nous en passions complètement. Parler d'adjectifs comme étant vrais ou non de choses a posé problème dans un cas particulier, impliquant un adjectif particulier, nommément l'expression « non vrai de soi », dans une attribution à une chose particulière, à savoir, à nouveau cette même expression. Si nous renonçons à l'usage de la locution « vrai de » lorsque cette expression particulière est mise en relation avec elle-même comme objet, nous réduisons par là même notre antinomie au silence et pouvons continuer à utiliser tranquillement la locution « vrai de » comme toujours dans les autres cas, jusqu'à la découverte de nouvelles antinomies.

En fait, des antinomies apparentées à celles-ci sont encore à venir. Afin de désactiver tout le lot, il nous faut trancher un peu plus profondément que nous ne l'avons fait ; il nous faut renoncer à l'usage de « vrai de » non seulement en relation avec « non vrai de soi », mais encore en relation avec une variété d'autres expressions liées à la vérité ; et dans ces cas, il nous faut renoncer non seulement à l'usage de « vrai de » mais encore à une variété d'autres locutions aléthiques. Voyons d'abord quelques unes des antinomies qui, sinon, menaceraient.

Le paradoxe d'Épiménide Il y a l'ancien paradoxe d'Épiménide le Crétois, qui disait que tous les Crétois sont des menteurs. S'il disait la vérité, c'était un menteur. Il semble que ce paradoxe soit venu aux oreilles de St Paul et qu'il en ait manqué la portée. Dans son épître à Tite, il met en garde : « Un d'entre ceux de cette île, dont ils se font un prophète, a dit d'eux : les Crétois sont toujours des menteurs ».

En fait le paradoxe d'Épiménide est imparfait, il a des failles. Peut-être certains Crétois étaient-ils des menteurs, Épiménide notamment, et que d'autres n'en étaient pas ; peut-être Épiménide était-il un menteur disant occasionnellement la vérité ; dans tous les cas la contradiction s'évanouit. Quelque chose d'un paradoxe pourrait être sauvé avec un petit bricolage ; mais le mieux est de se tourner vers une version différente et plus simple, ancienne également, de la même idée. C'est le *pseudomenon*, lequel dit simplement : « Je mense ». Nous pouvons même faire disparaître la médiation d'une référence personnelle et parler directement de l'énoncé : « Cet énoncé est faux ». Il semble que nous ayons là l'essence irréductible de l'antinomie : un énoncé qui est vrai si et seulement si il est faux.

Dans un effort pour se débarrasser de cette antinomie on a protesté que l'expression « Cet énoncé », utilisée de cette façon, ne réfère à rien. On a affirmé cela sur la base du fait que vous ne pouvez pas faire disparaître l'expression en lui substituant un énoncé auquel elle réfère. Car à quel énoncé l'expression réfère-t-elle ? À l'énoncé « Cet énoncé est faux ». Si, en conséquence, nous remplaçons l'expression « Cet énoncé » par une *citation* de l'énoncé auquel il est fait référence, nous obtenons : « "Cet énoncé est faux" est faux ». Mais l'énoncé global attribue ici la fausseté non plus à lui-même mais à un autre, n'engendrant plus de paradoxe.

Si cependant, dans notre perversité, nous tenons encore à construire un énoncé qui s'attribue sans équivoque la fausseté à lui-même, nous pouvons le faire de la façon suivante : « "Donne quelque chose de faux lorsqu'il est apposé à sa propre citation" donne quelque chose de faux lorsqu'il est apposé à sa propre citation ». Cet énoncé spécifie une suite de treize mots et dit de cette suite que si vous l'écrivez deux fois, la première occurrence entre guillemets, le résultat est faux. Mais ce résultat est la phrase même qui l'énonce. L'énoncé est vrai si et seulement si il est faux, et nous avons notre antinomie.

Il s'agit d'une véritable antinomie, au même titre que celle que de l'hétérologique. [...] Mais tandis que la précédente mettait en jeu « vrai de » par la construction « non vrai de soi », cette nouvelle antinomie met seulement « vrai » en jeu, par la construction « énoncé faux » ou « énoncé non vrai ». Nous pouvons éviter les deux antinomies en cessant d'appliquer de telles locutions aléthiques à des adjectifs ou des énoncés qui eux-même contiennent des locutions aléthiques.

On peut relâcher quelque peu cette restrictions en admettant une hiérarchie de locutions aléthiques, comme le suggèrent les travaux de Russell et Tarski. Les expressions « vrai », « vrai de », « faux » et celles qui leur sont apparentées peuvent être utilisées avec des indices numériques (0, 1, 2) et ainsi de suite, toujours accolés ou imaginés tels « vrai₀ », « vrai₁ », etc. Nous pourrions alors éviter les antinomies en prenant soin, lorsqu'une locution aléthique T est appliquée à un énoncé ou à une autre expression S , que l'indice soit plus grand que tous les indices figurant dans S . Les énoncés violant cette restriction seraient traités comme dénués de signification ou agrammaticaux, plutôt que comme vrais ou faux. [...]

Il pourrait sembler qu'il s'agit là d'une façon extravagante d'éliminer les antinomies, mais il serait bien plus coûteux de supprimer une fois pour toutes le mot « vrai » et les locutions apparentées. Pour un coût intermédiaire, on pourrait seulement cesser d'appliquer de telles locutions à des expressions contenant de telles locutions. Chacune de ces méthodes est moins économique que cette méthode des indices. Les indices nous permettent d'appliquer des locutions aléthiques à des expressions contenant des locutions semblables, quoique d'une façon qui s'écarte de manière déconcertante de l'usage ordinaire. Chacun des recours est désespéré, chacun s'écarte artificiellement de l'usage naturel et établi. Telle est la voie des antinomies.

Un paradoxe véridique enferme une surprise, mais la surprise se dissipe vite tandis que nous en considérons la preuve. Un paradoxe falsidique enferme une surprise, mais nous la voyons comme une fausse alerte quand nous corrigeons la faute sous-jacente. Une antinomie, cependant, enferme une surprise que rien ne peut accommoder sinon la répudiation d'une partie de notre héritage conceptuel.

QUINE, « Les voies du paradoxe », 1961, trad. H. Galinon, in *Philosophie de la logique*, Vrin, 2009.

5 Austin, une critique de la conception correspondantiste

N'est-ce pas que ces questions du bon, du juste, de l'équitable, du mérite sont tout à fait distinctes de la question du vrai et du faux ? Celle-ci, n'est-ce pas qu'elle est une affaire très simple, du noir et du blanc ? Ou l'énoncé correspond aux faits, ou il n'y correspond pas et voilà tout.

Quant à moi, je ne le crois pas. Même s'il existe une classe bien définie d'assertions, à laquelle nous pouvons nous borner, cette classe sera toujours assez large. Dans cette classe, on trouvera les assertions suivantes :

La France est hexagonale.

Lord Raglan a gagné la bataille de l'Alma.

Oxford est à cent kilomètres de Londres.

Il est bien vrai que, pour chacune de ces assertions, on peut poser la question « est-elle vraie ou fausse ? ». Mais ce n'est que dans les cas assez favorables que nous devons attendre une réponse telle que « Oui » ou « Non », affirmée une fois pour toutes. En posant la question, on comprend que l'énoncé doit être confronté d'une façon ou d'une autre avec les faits. Bien sûr. Confrontons donc « La France est hexagonale » avec la France. Que dire ? Est-ce vrai ou non ? Question, on le voit, simpliste. Eh bien, si vous voulez, jusqu'à un certain point, on peut voir ce que vous voulez dire ; oui, peut-être dans tel but et à tel propos, pour les généraux, cela pourrait aller, mais pas pour les géographes. Cette assertion [selon laquelle la France est hexagonale] est une assertion-ébauche [...], mais on ne peut pas dire qu'elle soit fausse tout court. Et l'Alma, bataille du simple soldat si jamais il en fût : c'est vrai que Lord Raglan avait le commandement de l'armée alliée, et que cette armée a gagné dans une certaine mesure une espèce confuse de victoire ; oui, cela serait justifié, mérité même, pour les écoliers tout au moins, quoique vraiment un peu exagéré. Et Oxford, oui, c'est vrai que cette ville est à cent kilomètres de Londres, si vous ne voulez qu'un certain degré de précision.

Sous le titre du « vrai » ce que nous avons en effet n'est point une simple qualité ni une relation, ni *une* chose quelconque, mais plutôt, tout une dimension de critique. On peut se faire une idée, peut-être pas très claire, de cette critique : ce qui est clair, c'est qu'il y a un tas de choses à considérer et à peser dans cette seule dimension, – les faits, oui, mais aussi la situation de celui qui a parlé, le but dans lequel il parlait, son auditoire, les questions de précision, etc.

AUSTIN, « Performatif-constatatif », *Philosophie* IV, 1958.